

Cyrielle K

Vendredi dernier, alors que j'étais en chemin pour la bibliothèque de Simandres où j'effectue quelques heures de bénévolat chaque semaine, je remarquai un panneau sur un portail de la route de Lyon. Il annonçait que le weekend suivant aurait lieu un vide-maison dans la cour de la propriété. En arrivant j'en fis part à Chantal, la bibliothécaire. Elle savait tout sur tous les Simandrins et j'étais certaine qu'elle satisferait ma curiosité sans même avoir à lui poser de questions. Ce qu'elle fit.

Chantal connaissait depuis de nombreuses années Madame Cyrielle Keller, la propriétaire de la demeure où se déroulerait le vide-maison. Elle m'affirma que je l'avais forcément croisée à la bibliothèque car c'était une grande lectrice. Polars, livres historiques, sur la nature, les plantes et leurs vertus, les champignons, les animaux. Madame Keller avait vraiment de nombreux centres d'intérêt. Chantal avait également bien connu Josette, la mère de Cyrielle Keller. Elle en gardait un souvenir ému. « Une belle personne » disait-elle. La bibliothécaire avait de l'affection et de la peine pour Cyrielle car celle-ci venait de perdre son mari. Elle secoua tristement la tête en ajoutant qu'elle comprenait le besoin de Cyrielle de se séparer de certains objets. La vie de cette femme avait été marquée par tant d'épreuves douloureuses. Et cela dès avant sa naissance.

Tout en me servant une tasse de café, elle commença le récit des malheurs de cette famille.

Hans Keller était alsacien. Il avait 15 ans en 1940, lors de l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne nazie. Le garçon avait fait partie des 130 000 jeunes hommes enrôlés de force dans l'Armée allemande à partir d'août 42. Hans était ce qu'on appelle un « malgré-nous ». Devenu soldat d'un contingent de Waffen SS, il avait été envoyé sur le front de l'Est, capturé par les Russes, puis déporté au camp 188 de Tambov, à 450 km au sud-est de Moscou. Il y était resté interné jusqu'en 1953. Les conditions de détention à Tambov étaient effroyables. A son retour en France, Hans était famélique, souffrait de multiples infections et était moralement brisé. Il dut être hospitalisé de nombreux mois à l'Hôpital militaire de Desgenettes. C'est là qu'il rencontra Josette Besson. La jeune infirmière s'éprit aussitôt de ce grand blond au regard bleu rempli d'une insondable tristesse et d'une certaine part de mystère. Hans la laissa faire.

Josette Besson était une véritable Simandrouille. Sa mère était morte en la mettant au monde dans la maison familiale. Son père, Jules Besson, s'était remarié mais n'avait jamais pu avoir l'héritier mâle qu'il espérait pour perpétuer la lignée, transmettre son patrimoine et son nom, celui d'une des plus anciennes familles de Simandres. Josette n'était ni grande ni petite, pas très belle mais pas laide. Elle ne manquait pas de prétendants mais aucun ne l'intéressait. Elle était modérément intelligente, « juste ce qu'il fallait pour une fille » disait son père. Elle l'était bien assez pour se rendre compte que son meilleur atout n'était pas sa beauté mais la cressonnière dont elle hériterait un jour. Elle était docile. Si son père avait autorisé ses études d'infirmière c'était pour qu'elle prenne soin de lui plus tard. Aussi rentra-t-il dans une colère noire lorsque sa fille lui annonça son intention d'épouser Hans Keller. « Un boche ! Pire, un traître à la patrie ». Il la menaça de la faire interner, de la déshériter. Rien n'y fit.

Le mariage eut bien lieu. Dans une indigente intimité. Le jeune couple partit immédiatement pour Colmar où Hans espérait renouer avec ses racines. Josette l'aurait suivi au bout du monde. Le retour au pays ne fut pas

comme il l'attendait et Hans sombra de nouveau dans un état dépressif, accompagné cette fois d'une addiction à l'alcool. Il se révéla incapable de tenir un emploi.

La naissance de Cyrielle offrit au couple une heureuse parenthèse. Trop vite refermée.

Josette avait repris son travail d'infirmière. Elle rentrait éreintée et devait alors gérer la maisonnée, sans aucune aide ni gratitude de la part de son mari. Au fil des mois leur relation se détériorait. Les disputes devenaient de plus en plus fréquentes. Parfois Hans disparaissait plusieurs semaines. Quand il rentrait c'était une véritable fête pour la petite Cyrielle. Il couvrait la fillette de cadeaux. Elle vénérât son père. Josette serrait les dents.

Le jour du 7ème anniversaire de l'enfant, alors que Hans revenait d'une de ses escapades, une violente dispute éclata entre les deux époux. Des injonctions fusèrent de part et d'autre, le mari menaçant de quitter définitivement le foyer et sa femme jurant qu'elle l'en empêcherait. Le lendemain, quand Josette rentra du travail, elle trouva sa petite fille tremblante, blottie, rivée aux pieds de son père. Hans était affalé dans son fauteuil, la tête renversée sur le dossier couvert de sang et de matières organiques, les bras ballants. Au sol, un pistolet Walther P38. L'autopsie de Hans Keller révéla un taux d'alcoolémie de plus de 3 grammes. L'enquête de la police conclut à un suicide.

Josette était épuisée, dévastée. Elle tentait de surmonter l'épreuve, entourée de ses voisins et de quelques rares amis. Elle se sentait plus désemparée que jamais. Traumatisée, sa petite fille restait prostrée, ne parlait plus, s'accrochant désespérément à sa poupée Bécassine, dernier cadeau de son papa.

Josette se résigna à écrire à son père pour le supplier d'accepter son retour à la maison familiale. Le vieux Besson, redevenu veuf, souffrant de tous les maux de son âge, accepta. Nul besoin de mots ou de contrat, le marché était tacite. Josette prendrait soin du vieil homme. Elle serait son infirmière et sa gouvernante. En contrepartie, elle pourrait consacrer son temps libre à sa fille, lui faire oublier ses souvenirs traumatisants et tenter de lui rendre sa joie de vivre.

Jules Besson était un homme autoritaire, habitué à être obéi sans délai. Josette redevint la fille docile qu'elle avait été jadis. Mais contre toute attente, le vieux s'attendrit au contact de Cyrielle. C'était une enfant adorable, elle avait hérité de son père ses magnifiques boucles blondes et ce regard bleu si profond. L'entrée à l'école communale fut plus difficile. Pour les autres écoliers elle était l'étrangère et traitée comme telle. Quand le vieux Besson apprit que les gamins du village surnommaient sa petite-fille « la boche », il se rappela comment il avait traité le père de l'enfant quelques années auparavant. Mais là ce n'était pas la même chose. C'était de sa petite Cyrielle qu'il s'agissait. Et c'était inacceptable. Il rendit visite aux parents de tous les garnements. L'autorité du patriarche dépassait le cercle familial. Les quolibets cessèrent aussitôt et Cyrielle fut même invitée à partager les jeux des autres filles.

Le grand-père et sa petite-fille portaient ensemble pour de longues promenades dans les bois de Simandres ou dans les marais. Ils partageaient des après-midis entiers de pêche dans les étangs. Cyrielle semblait avoir trouvé la plénitude. Simandres était devenu son domaine. Elle aimait bien l'école mais étudier l'ennuyait, malgré d'évidentes facultés intellectuelles. Elle préférait de loin battre la campagne ou écouter les histoires que lui racontait son grand-père. Ses quatre années au collège de Saint-Symphorien d'Ozon passèrent sans histoire ni passion. Chaque soir elle regagnait « son domaine » et cela suffisait à la satisfaire.

Le brevet en poche, elle pensait arrêter là ses études. A quoi pourrait bien lui servir un diplôme supplémentaire ? Et puis elle n'avait pas vraiment besoin de travailler, son grand-père pourvoirait à ses besoins.

Le vieux avait pour elle des plans tout différents. Malgré l'attachement qu'il nourrissait pour sa petite-fille il voulait la voir réussir, « aller loin » comme il disait. Cela impliquait qu'elle parte étudier dans une bonne école. Il décida de l'envoyer dans l'un des meilleurs lycées de Lyon. Lorsqu'il lui annonça sa décision, Cyrielle fut incapable d'émettre un seul mot. Elle adressa juste un regard implorant à sa mère qui détourna la tête en baissant les yeux. Cyrielle savait à quel point le vieux pouvait se montrer obtus et qu'elle ne devait surtout pas le prendre de front. Elle se montrerait patiente et trouverait une solution pour le persuader de la garder à Simandres.

Il ne fut pas nécessaire de convaincre le vieil homme. Quelques jours plus tard, à l'aube, la maisonnée fut réveillée par une succession de bruits sourds suivis d'un grand silence. Josette fut la première à comprendre que quelque chose de lourd était tombé dans l'escalier. Quelque chose ou quelqu'un. Elle sortit immédiatement de sa chambre et accourut. Du haut des marches elle aperçut tout en bas dans le pyjama rayé de son père, ses membres désarticulés, sa tête formant un angle improbable avec le reste de son corps. Cyrielle qui suivait de peu sa mère, se figea à la vue du corps inerte du vieil homme. Elle serra fort contre sa poitrine sa poupée Bécassine puis poussa un long hurlement qui se termina en sanglot.

Jules Besson n'avait pas eu le temps de finaliser l'inscription de sa petite-fille à l'école qu'il avait choisie pour elle. Il n'en fut plus question. Josette obtint néanmoins de Cyrielle qu'elle poursuive des études de comptabilité gestion à distance. Des savoirs qu'elle pourrait utiliser plus tard pour diriger la cressonnière. Cela convenait à l'adolescente.

Josette reprit une activité d'infirmière, d'abord à l'hôpital puis elle rejoint le cabinet libéral de Simandres.

Elle n'était plus très jeune mais personne ne fut surpris lorsqu'elle décida de se remarier. Rien de surprenant non plus dans le choix de l'époux qui était l'un de ses patients. Il ressemblait à son premier mari. C'était le même type d'homme mais il avait surtout en commun avec Hans une irrésistible attraction pour les boissons alcoolisées. De plus, André Devers était un très gentil garçon mais un incorrigible coureur de jupons.

Les premiers mois de leur mariage il n'eut d'yeux que pour sa femme, lui réservant l'exclusivité de ses attentions. Mais bien vite il renoua avec ses anciennes habitudes, collectionnant les conquêtes, tant à Simandres que dans tous les villages alentour. La rumeur de ses nombreuses infidélités était inévitablement parvenue jusqu'à la cressonnière. Josette ne chercha même pas à vérifier l'authenticité des ragots. A quoi bon ? Elle réprimait le dégoût que lui inspirait André quand il rentrait chargé d'effluves mêlant whisky, sueur, sexe et parfums vulgaires. Elle demanda toutefois à faire chambre à part, arguant que les ronflements de son mari l'empêchaient de dormir.

Cyrielle avait su d'instinct que cet homme ferait souffrir sa mère. Mais que pouvait y faire la jeune fille puisque Josette elle-même faisait mine d'ignorer la conduite odieuse de son mari. La défiance et l'antipathie qu'elle avait développées à l'égard d'André se mua en aversion quand elle comprit ses intentions. Elle réalisa en effet que son intérêt pour elle n'était plus motivé par le simple désir d'être accepté en tant que père de substitution, mais par le désir tout court. Cyrielle était en colère contre sa mère. Elle se demandait comment Josette pouvait ne pas capter les regards concupiscent que son époux portait sur sa fille. Certains gestes, certaines attitudes étaient clairement plus qu'ambigus. Comme quand il lui susurrail qu'elle était devenue trop grande et trop jolie pour dormir avec sa Bécassine et qu'il était temps de la remplacer par un « doudou » plus adapté. Comment sa mère pouvait-elle être aveugle et sourde à ce point ?

Un matin, les employés de la cressonnière trouvèrent André étendu sur le ventre dans un des bassins, slip et pantalon descendus jusqu'aux chevilles. Il s'était noyé dans les quelques centimètres d'eau de la fosse. Les gendarmes reconstituèrent ce qu'ils considéraient comme un accident. En rentrant d'une soirée probablement bien arrosée, l'homme s'était arrêté à la cressonnière pour se soulager. Sans doute trop éméché, il avait trébuché et n'avait pas été en mesure de se relever. Pourquoi André Devers avait-il décidé d'uriner dans la cressonnière ? Personne n'eut l'idée de poser la question.

En septembre 1983, Josette tomba malade. Après 3 ans de lutte, son cœur usé prématurément s'arrêta de battre. Cyrielle qui avait accompagné sa mère tout au long de sa maladie se retrouva pour la première fois seule au monde. Au début, elle supporta plutôt bien la solitude. La direction de la cressonnière occupait largement ses journées. Mais les soirées face à son écran de télévision étaient longues et ternes. Elle se prit à penser qu'elle pourrait peut-être songer à se marier.

Comme beaucoup de gens, Cyrielle rencontra son mari sur son lieu de travail. Régis Verdon était le représentant d'Euragro, le principal fournisseur de produits phytosanitaires de la cressonnière. Cyrielle avait déjà remarqué ses traits fins et délicats, ses manières et sa voix douces. Il avait un je ne sais quoi de féminin qui le rendait paradoxalement très attirant. Régis était un peu plus jeune qu'elle mais cela ne gênait ni l'un ni l'autre. Cyrielle adorait dominer son entourage, son époux apprécia de quitter son employeur pour mettre ses compétences techniques au service de la cressonnière. Secondée par Régis, Cyrielle put dégager du temps pour s'investir dans la défense de sa corporation. Elle se déplaçait souvent pour le Syndicat des Producteurs de Cresson. C'est en rentrant d'un congrès bien plus tôt que prévu qu'elle découvrit son mari dans le lit conjugal avec le jeune commercial d'Euragro qui lui avait succédé.

Régis Verdon disparut. Le bruit courut qu'il était parti vivre une vie plus libre en Thaïlande. En fait on ne trouva plus aucune trace de lui. Cyrielle introduisit une procédure en divorce pour altération définitive du lien conjugal.

Elle rencontra son deuxième mari de nouveau sur son lieu de travail. En fait elle le recruta comme comptable. Hervé Cousart était l'exact opposé des hommes qui les avaient rendues malheureuses elle et sa mère. C'était un vieux garçon qui avait un physique des plus banals, manquait totalement de charme et n'avait pas une once d'humour. Il ne buvait pas une goutte d'alcool et paraissait absolument insensible aux attraits des employées de bureau, hommes ou femmes, qui l'entouraient. Un tel homme ne pouvait pas la faire souffrir, Cyrielle en était certaine. Lorsqu'elle jeta son dévolu sur lui, il mit un certain temps avant de comprendre et plus encore avant de se laisser séduire. Mais rien ni personne ne résistait bien longtemps à Cyrielle Keller quand elle braquait son énigmatique regard bleu sur l'objet de sa convoitise.

Les dix années qui suivirent lui prouvèrent qu'elle avait eu raison. La cressonnière prospérait et le cours de la vie du couple se poursuivait sans anicroche. Hervé était un compagnon discret. Il n'avait qu'une seule passion : la mécanique aéronautique. Il passait une bonne partie de son temps libre à restaurer de vieux avions dans un des hangars de l'aéroport de Corbas. La vie aurait pu continuer ainsi longtemps sans le déclenchement d'un contrôle fiscal. La vérification de la comptabilité de l'entreprise mit en évidence un massif détournement des taxes dues à l'état. Si Cyrielle parvint à prouver sa bonne foi, elle fut néanmoins considérée comme financièrement responsable et dut payer un supplément d'impôt assorti d'une colossale majoration. Sa fortune personnelle fut sérieusement amputée, comme bien sûr la confiance qu'elle avait placée dans son époux.

Les fonds détournés par Hervé Cousart lui avaient permis d'assouvir sa passion pour les avions. Il avait ainsi acquis, entretenait et pilotait un Travel Air 4000, un Boeing Stearman PT17 et son préféré, un Curtis Pitts S-2B. Il dut mettre en vente les trois biplans pour dédommager partiellement sa femme.

Il n'y eut pas de dispute. Ce qui était fait était fait. Ils se séparèrent simplement autour d'un verre. Avant de faire ses valises, il lui demanda la faveur de le laisser aller à Corbas pour dire adieu à ses chers avions.

Cyrielle aperçut le Curtis Pitts tourner dans le ciel de Simandres puis elle le vit descendre en vrille pour s'écraser dans un champ non loin des marais.

On retrouva le corps calciné d'Hervé Cousart dans la carlingue. Le pilote avait vraisemblablement perdu le contrôle de son avion.

Pendant un temps Cyrielle se consacra intensément à son travail. Elle devait assainir la comptabilité de la cressonnière et mettre en place un fonctionnement lui permettant de tout surveiller.

Elle n'avait pas envie d'une relation durable. Elle fréquentait régulièrement le night-club de Sérézin du Rhône et ramenait parfois chez elle un amant de passage.

Puis le besoin de partager son quotidien avec un homme se fit de nouveau sentir. Ne voulant rien devoir au hasard, elle sélectionna une série de potentiels époux sur une application spécialisée et analysa les profils avec soin. Son choix se porta sur Bernard Desombres. Ce dernier, veuf sans enfant, était chercheur au CNRS. C'était un homme bien bâti, sérieux mais jovial, qui appréciait les sorties culturelles et adorait la nature. Leur union fut des plus heureuses. Tous deux appréciaient autant les longues marches en forêt que les douces soirées musicales. Elle lui fit découvrir les meilleurs coins à champignons des bois de Simandres, il lui apprit les raffinements des concertos baroques. Dix années passèrent sans l'ombre d'un nuage. Ils décidèrent de prendre leur retraite au même moment. Cyrielle vendit la cressonnière. Dix autres années passèrent dans la plus parfaite harmonie. Bernard était devenu une sorte de référence en mycologie dans tout le pays d'Ozon. Son œil impeccable d'expert lui permettait de se confronter à n'importe quelle cueillette de champignons. Quiconque le consultait pour trier son panier était sûr de repartir serein pour déguster sa récolte. Or le destin est cruel. À l'automne 2024, une lépiote blonde se glissa dans le panier du mycologue sans qu'il y prenne garde. L'omelette que son épouse lui cuisina fut délicieuse mais la suite s'avéra tragique. Les premiers symptômes apparurent 48 heures après. Le médecin ne fit pas le lien immédiatement tant il était impensable que Bernard ait pu cueillir un champignon toxique. Il mourut deux semaines plus tard par hépatite aigüe et insuffisance rénale.

Conformément aux dernières volontés qu'il avait déposées peu de temps avant chez son notaire, ses cendres furent inhumées dans le caveau familial de sa première épouse. Cyrielle en fut meurtrie. Elle reprit son nom de jeune fille.

J'avoue avec un peu de honte que ce récit me donna envie d'aller chiner au vide-maison de Cyrielle Keller. Ma curiosité fut plus forte que ma honte. Je m'y rendis donc ce samedi. Madame Keller m'accueillit avec un grand sourire. La presque septuagénaire avait beaucoup de classe et tout le mobilier mis en vente reflétait sa personnalité. Je tombai littéralement amoureuse d'un joli petit secrétaire Wellington en acajou dont le prix ne tolérait aucune hésitation. Le meuble rentrait dans mon budget et dans mon break. Je l'adoptai immédiatement. En rentrant chez moi je l'examinai de toutes parts. J'avais entendu dire que ce type de secrétaire comportait des tiroirs secrets. Je passais mes doigts sur différents endroits des parois quand un compartiment dissimulé jaillit. Au fond se trouvait six carnets. J'étais terriblement excitée.

J'entrepris la lecture des feuillets jaunis. Il s'agissait du journal intime de Josette qui couvrait la période de 1954 à sa mort en 1986. Josette avait couché sur le papier tous les événements que m'avait racontés Chantal, en y ajoutant bien sûr des détails. Certains étaient vraiment troublants comme la maladie de la petite Cyrielle après la mort de son père. L'enfant avait souffert d'une forte fièvre qu'aucun traitement ne parvenait à faire baisser. Elle délirait constamment en décrivant comment Bécassine avait guidé la main de son papa quand il tenait son pistolet. Plus loin elle rapportait que les délires de Cyrielle avaient recommencé après la mort du grand-père Besson. Au cours de terreurs nocturnes l'adolescente hurlait que c'était Bécassine qui avait « poussé papi » dans l'escalier.

J'étais de plus en plus mal à l'aise à la lecture de ce journal mais je ne pouvais m'empêcher de continuer.

Josette écrivait que les crises de somnambulisme-terreur revenaient régulièrement, même quand Cyrielle fut adulte, mais qu'elle refusait catégoriquement de consulter.

Lors d'une de ces crises, la jeune fille décrivit avec une voix de petite fille la mort d'André : « Il était saoul et voulait ôter sa culotte à Bécassine et elle, elle voulait pas, alors il est tombé et Bécassine a appuyé de toutes ses forces pour qu'il la regarde plus et qu'il reste la tête sous l'eau ». Josette expliquait dans son journal que lorsqu'elle était éveillée, Cyrielle ne semblait pas se souvenir de ses délires. Elle en venait à se demander si une part de vérité existait dans les cauchemars de sa fille. La mère préférait balayer ses doutes, mais dans les dernières pages du dernier carnet elle priait un Dieu dans lequel elle ne croyait plus de protéger sa fille contre ses démons.

J'étais perturbée par ces révélations et en fis part à Chantal le mardi suivant. Pour elle il n'y avait aucun doute possible : enfant, Cyrielle avait été traumatisée par ces morts violentes et sa réaction pathologique était compréhensible. Néanmoins, les fins tragiques des maris de Cyrielle Keller me questionnaient également.

Mercredi, j'accompagnai mon café d'un des délicieux cookies qu'une adhérente avait apportés à la bibliothèque. Chantal précisa qu'il s'agissait d'un cadeau de Cyrielle qui nous avait également concocté un mélange d'herbes pour changer du thé de fin d'après-midi. Elle ajouta qu'elle lui avait parlé des journaux intimes de sa mère. Cyrielle souhaitait les récupérer si cela ne m'ennuyait pas. Un nœud se forma dans ma gorge, je déglutis et posai le biscuit sur la table. Je ne pouvais pas en absorber une bouchée de plus. Je psychotais probablement mais c'était plus fort que moi.

Il y eut une forte affluence cet après-midi. Vers dix-huit heures, il faisait presque nuit, Madame Keller arriva. Elle me demanda de la conseiller sur ses prochaines lectures. Elle souriait de toutes ses dents mais son beau regard bleu restait froid, à la fois très ancré dans le présent et comme détaché, lointain. J'enregistrai les livres qu'elle avait décidé d'emprunter et la saluai. Elle s'approcha alors tout près de moi de moi et me dit très distinctement « Je vous aime bien, prenez soin de vous, prenez garde à vous. Bécassine veille ». Avais-je bien compris ses derniers mots ou les avais-je rêvés ? Était-ce une menace ?

Je rentrai chez moi quelque peu nauséuse et inquiète. Je ne parvenais pas à diriger mon esprit sur des pensées rationnelles. Après le dîner, je m'installai sur le sofa et décidai de lire pour me changer les idées. Je posai les yeux sur un des derniers polars que la bibliothèque avait reçus. Sur le bandeau rouge s'affichait en blanc « serial killer ». Je répétais les mots à haute voix « Serial Killer » « Cyrielle Keller ».

Puis tout devint noir.